

Noëlle Châtelet

Laisse courir
ta main



NOËLLE
CHÂTELET

Seuil

LASSE COURIR
TA MAIN

NOËLLE CHÂTELET

LAISSE COURIR TA MAIN

récit

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN : 978-2-02-146516-7

© Éditions du Seuil, février 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour mes petites-filles,
Salomé & Chloé,
un jour...*

- C'est pour une déposition ?
 - Oui.
 - Une plainte ? Comme victime ? Comme témoin ?
 - Un peu les deux, je crois...
 - Ce n'est quand même pas la même chose !
- Alors, une main courante ?
- Je ne sais pas...
 - Contre qui ?
 - Je ne sais pas...
 - Une main courante contre X alors !
 - C'est-à-dire ?
 - Un signalement, sans valeur juridique, qui sera enregistré, signé, daté, et surtout conservé, sans pour autant être envoyé à un procureur.
 - Je vois...

– Il s’agit bien de signaler aujourd’hui, ce 17 octobre 2019, comme par hasard, *un* ou *deux* actes, disons... défectueux ?

– Oui, c’est cela, défectueux ! Même si le mot fait un peu appareil ménager en panne... Il n’y a pas un autre terme ?

– Préjudice, si tu préfères.

– Je préfère. Mais plus que deux préjudices, je le crains... Ça peut durer !

– J’ai tout mon temps ! Le même que le tien ! Alors, tu décides quoi ?

– Plutôt la main courante. Nul besoin de procureur. Et puis l’expression « main courante » me va... Comme une main qui court sur le papier... Enfin, c’est beaucoup dire. Elle ne court pas, ma main ! N’a jamais couru. Ni sur mes premiers cahiers d’écolière, ni sur aucune lettre, ni sur aucun manuscrit.

Bien trop intimidée, impressionnée par le choix d’un mot, sa place dans la phrase, et même sa calligraphie qui obligent, inévitablement, à renoncer à tous les autres mots, toutes les expressions possibles du dictionnaire. Petits deuils lexicaux de chaque instant, que ces renoncements amers et pourtant jouissifs. C’est selon.

– Nom ? Prénoms ? Âge ? Profession ? Domicile ?

– Est-ce bien nécessaire ?

- Évidemment.
- Bien. Petit arrêt sur l'âge : 75 ans... et un jour. Hésitation sur les professions : *universitaire et écrivain*. Non, *écrivain et universitaire*.
- Dans quel ordre ? Décide-toi !
- Difficile à dire. Je ne les sépare pas vraiment...
- On verra cela plus tard.
- Je pense que c'est le bon moment, en tout cas. Oui, le bon moment pour cette déposition. Il est temps de mettre de l'ordre. Ouvrir grand les armoires. Vider les tiroirs. Compulser les classeurs, les dossiers. Revenir sur les dits et les non-dits, les mal dits. Évaluer l'ensemble, le léger comme le lourd. Peser, soupeser, avec tous les instruments possibles à ma disposition. Bascules, balances de précision. Faire travailler ma mémoire, la ressusciter. Ordonner. Nettoyer. Dépoussiérer. Classer les notes. Répertorier les cours, articles, conférences, préfaces, interventions publiques, bref ma production, modeste, mais qui a sa logique, son fil rouge...
- Un bilan ? Un inventaire ?
- Ne m'interromps pas ! Bien plus qu'un inventaire. Sans lui, impossible de comprendre comment diable, par quelle fatalité, ou irresponsabilité, j'ai choisi, ou j'ai été choisie, pour consacrer tant d'énergie, tant de ma vie – près de cinquante ans, tout de

même –, à un seul et unique objet, du moins si j'en juge par la succession des quatrièmes de couverture chez mes éditeurs, qui, d'essais en nouvelles, de fictions en récits affirment, invariablement, que je me *livre*, je cite, « à une réflexion originale sur la question du corps et de ses métamorphoses ». *Une réflexion ? Cela fait chic. Originale ? À voir.* Disons singulière par la diversité des approches. Je me l'accorde. Quoi qu'il en soit, je m'y suis livrée et je me livre encore à cette réflexion avec un entêtement qui frôle l'obsession. Une opiniâtreté qui flirte avec l'idée fixe.

– Une addiction...

– Corps et âme, c'est certain. Au propre comme au figuré. Et non sans danger.

– Je vois... la main courante se justifie pleinement dans un tel cas.

– As-tu l'intention de m'interrompre ainsi sans cesse ? Il me semble qu'il serait raisonnable d'établir d'emblée une règle du jeu, une sorte de méthode entre nous, à ce propos, non ?

– Il n'en est pas question ! Ni règle du jeu ni méthode. Tu n'as pas jeté ton dévolu sur n'importe quel interlocuteur. Tu *te* sollicites toi-même. Tu convoques ton double. C'est à moi que tu confies cette main courante. C'est moi que tu as choisie pour l'enregistrer, la noter. Moi qui suis en charge

de la rédaction de ce « procès-verbal ». Tu as bien fait. Je suis la « bonne personne », et c'est « le bon moment » pour cela... Te souviens-tu de Nathalie Sarraute et de son livre *Enfance* ? Comment la petite fille qu'elle avait été venait, à tout moment, la déranger, la contredire, l'invectiver, la mettre au défi, la suspecter d'inventer, d'extrapoler, de mentir y compris sur sa propre histoire, son itinéraire, sa vie passée ? Et de son insolence et de son humour. Tu te souviens de son humour ? Je ne te lâcherai pas, tu m'entends ? Pas une seconde !

– Je n'ai pas l'intention de mentir...

– L'intention ne suffit pas. Et puis... il est probable que j'en sache plus sur toi-même que toi. Alors, ta règle du jeu, ta méthode sont hors de question ! D'ailleurs, c'est peut-être toi qui auras besoin de moi, qui m'appelleras à l'aide, pour raviver ta mémoire, faire face à tes dénis, ta mauvaise conscience... Il n'est pas exclu que je puisse apporter ici ou là des réponses à tes doutes, qui sait ? De toute façon, c'est à prendre ou à laisser ! Alors ? On la laisse courir cette main ?

– Oui. Pas le choix...

★

★ ★

– Le squelette est entré en premier. Il avait l’air d’avancer tout seul. Derrière lui : notre institutrice. Fière de son coup. Cours de sciences naturelles pour notre classe unique d’une petite dizaine d’enfants, située dans la cour d’une ferme-école faisant partie de l’établissement spécial que notre père dirigeait pour des adolescents caractériels, dits en « danger moral », en pleine campagne, loin de Paris.

M’a-t-il effrayée, ce squelette en marche ? Non, plutôt fascinée. Comme m’a fascinée, quelques semaines plus tard, dans cette même cour de ferme, la vision de l’énorme cochon rose, avec lequel j’avais conversé la veille, devant son auge, en allant chercher le lait. Le voilà qui gisait, à présent, écartelé sur une échelle. Mort ? « Mais oui, mort ! » nous rassura notre excellente institutrice. « Il a pas mal, le cochon ? » « Mais non, mais non ! » m’avait-elle

répondu, en me serrant contre sa blouse grise : « Il est mort, je te dis, il ne sent plus rien. » Et j'assistai, avec mes camarades de classe, à ce spectacle inoubliable. Le fermier commença par raser la bête, avec respect, et même une certaine tendresse. Puis, d'un coup sûr, il l'ouvrit de haut en bas de son grand couteau luisant. Et tout se déversa : « les poumons, l'estomac, l'intestin, le foie, les reins, les viscères », commentait l'institutrice... Le fermier les extrayait un à un, méticuleusement, en aspergeant d'eau claire le sang qui giclait. Tous ces trésors enfouis, ces amas de chair molle, étincelante, ces perles rubicondes, ces guirlandes multicolores aux mille éclats fumants, ont coupé le souffle à la petite fille de 7 ans que j'étais.

– Ça t'a dégoûtée ?

– Non. J'ai trouvé ça très beau. C'était la caverne d'Ali Baba. Je regrettais seulement de ne pas avoir pu raconter au cochon, en lui disant « au revoir » la veille, toutes ces merveilles qu'il cachait en lui... Voilà comment je m'étais fait une idée de ce que renfermait un corps. Tout sourire, notre institutrice avait précisé, en effet, qu'entre un cochon et un humain, il n'y avait pas, du point de vue organique, de différence notable, mais ce que notre fermier avait arraché au cochon offrait

l'immense avantage de se cuisiner, et de se manger, sang compris, en boudin.

Le sang je l'ai retrouvé peu après, troublée, dans la salle de bains familiale. Ma mère était alitée – chose rare –, j'avais entendu le mot « hémorragie »... Je suis tombée sur un tas de serviettes que je ne savais pas encore « hygiéniques », et qui flottaient, tachées de sang, dans l'eau du bidet.

« Pardon, chérie, s'était excusée ma mère, je n'ai pas eu la force de les laver ce matin. »

Pardon ? Pourquoi pardon ? Quelle chose renversante que ce corps et ses mystères. Tant d'énigmes encore à découvrir, m'étais-je dit.

C'est sans doute ainsi que ma mère, me voyant à ce point intéressée par l'anatomie, m'a initiée précocement au savoir médical, car bien qu'elle fût sage-femme, elle était aussi infirmière dans l'établissement aux côtés de mon père.

Dans la foulée, pendant sa maladie, dont *seule* la souffrance m'arrachait des larmes, ma mère m'apprit à faire des piqûres, après m'être exercée d'abord sur des coussins, puis sur ses fesses stoïques...

« Je ne te fais pas mal, maman ? » « Mais non, ma chérie, mais non ! N'oublie pas : au tiers externe du sillon interfessier. C'est là qu'il faut planter ton aiguille. Mais attention au nerf sciatique ! » ajouta-t-elle. Le nerf sciatique...

– Le nerf sciatique ?

– C'est lui, justement, qui me torture aujourd'hui. Depuis deux ans je sentais bien la douleur s'étendre, monter, mois après mois. Et puis, comme s'ils s'étaient donné le mot, le nerf crural s'y est mis aussi, plus intensément encore...

Mais revenons à mes 7 ans : la désinfection, les pansements, les bandages, les extractions d'épine et autres poussières oculaires n'eurent bientôt plus de secrets pour moi. La vue d'un thermomètre, avec la montée magique du mercure dans le tube en verre, m'extasiait au point de poursuivre Olivier, le plus jeune de mes frères, mon irremplaçable compagnon de jeux et de rires, avec ledit instrument.

Bref, la moindre écorchure accompagnée de sang m'attendrissait au plus haut point, et j'eus vite fait de commander pour Noël ma première trousse d'infirmière et toute la panoplie vestimentaire, du plus bel effet, avec sa coiffe ornée de la croix rouge...

Mais c'est dans l'infirmierie où officiait ma mère que l'essentiel s'est joué, là où, discrète, mais aux aguets, j'étais autorisée à faire mes devoirs du soir et surtout à écouter.

Le squelette était mort, le cochon sacrifié, mais à l'infirmierie, c'était du *vivant*. On parlait. On pleurait. On avait mal. Très mal. Mal au genou. Mal tout court.

C'est là que j'ai compris que les maux du corps et de l'âme forment un bien étonnant *duo*... Ces écorchés en révolte, ces gosses bosselés venaient chercher auprès de l'infirmière bien plus que des pansements : des mots. Des mots de réconfort, des mots d'apaisement. Ceux d'une mère de substitution. Maux et mots en boucle. Inséparables. C'est bien dans l'infirmerie maternelle que je situe ma conscience *primitive* d'un lien *parlant* entre les maux du corps et de l'être et l'origine possible de ce que tu as appelé, tout à l'heure, mon « addiction », un terme que je trouve d'ailleurs un peu excessif... Tu m'écoutes ?

– Mais oui ! Je pensais au cochon... À son sang, au boudin ! Notre mère racontait qu'à 12 ans, chaque jour d'école, elle achetait un morceau de boudin noir pour son déjeuner (le plat le moins cher de la charcuterie) et le grignotait froid, assise sur les marches de l'escalier de la maison. Sa propre mère était morte prématurément, et son père, ouvrier chaudronnier, était dans l'incapacité de rentrer à la maison à l'heure du déjeuner.

« C'est grâce à ce sang que j'ai tenu le coup ! » disait-elle encore à 92 ans, avant de rompre volontairement le flux du sang chaud de sa vie...

– C'est vrai !...

– À propos de boudin, peut-être est-ce le moment de parler de ta curiosité pour la nourriture, au point d’y consacrer ta thèse de sociologie. Tes premiers pas sur la question du corps... Un choix singulier s’il en est de commencer par la nourriture, non ?

– Pas si singulier que cela. Même en pension, j’ai toujours aimé manger. On m’avait nommée chef de table, ce qui me donnait le droit de me rendre aux cuisines et d’obtenir du rab, surtout les jours de frites. Dans notre famille, se mettre à table avait un sens et l’a toujours. De l’ordre du rituel, mais sans chichis. Manger par gourmandise mais aussi pour échanger. Quand les mets et les mots, avec ou sans nappe, virevoltent, jonglent, quand les langues satisfaites se délient et savourent la chorégraphie du vivant...

J’étais déjà si gastronome, qu’après avoir surpris, un jour d’automne, mon père déshabillant littéralement un lièvre de son joli pelage gris au-dessus d’une cuvette éclaboussée de sang, et bien que fort outrée par l’injure faite à la bête, je n’ai pas résisté pour autant, le soir même, à tendre mon assiette pour le déguster.

– Mais avant de le manger, tu avais quand même redemandé à ton père si le lièvre au moment

du « déshabillage » était bien mort, comme le cochon, et s'il ne souffrait pas !

– Oui, c'est la souffrance qui me faisait peur, plus que la vue du sang. Cela n'a pas changé d'ailleurs.

– Voilà pourquoi cela s'est si mal passé avec le « canard au sang » chez des amis de nos parents, réputés pour leur savoir-faire en cuisine.

– Aujourd'hui encore, je hais le très beau jeune homme, alors étudiant en médecine, cette brute qui, un jour d'été, m'a forcée, cruellement, à tenir fort contre le sol un canard encore vivant qu'il avait égorgé et dont le sang devait couler goutte à goutte pour donner soi-disant du goût à la sauce.

Le bourreau me disait : « Si tu ne le tiens pas bien, il aura encore plus mal ! » Et je pleurais de rage, de dégoût, en sentant dans mes mains les soubresauts de l'animal qui n'en finissait pas de mourir...

– Tu as goûté du bout des lèvres, le soir même, ce canard dont la tête coupée trônait au milieu du plat dans une mise en scène dont toute la tablée s'extasiait.

– Oui, il me semblait les sentir encore, les soubresauts du canard, au bout de ma fourchette, et je m'en suis voulu de ne pas trouver cela si mauvais. Mais personne n'a compris pourquoi j'ai

refusé obstinément d’embrasser le futur médecin au moment du départ.

– Tu souffres ?

– Oui, toute ma jambe gauche est en feu et je ne peux plus me déplacer maintenant que courbée en deux.

– C’est le moment de te demander pourquoi.

– Ma « main courante » n’y est pas étrangère... C’est même l’un des motifs de ma déposition. Tu peux l’inscrire, dès à présent, dans la rubrique des « préjudices ».

– Je note que te voilà clouée au lit...

– La seule posture antalgique que j’ai trouvée est celle de l’écriture : bien calée contre un dossier orthopédique, avec, comme écritoire, ce joli pupitre en bambou.

– Mais le lit n’est pas tout à fait une punition. Je ne t’ai jamais vue écrire ailleurs qu’au lit. Et à la main qui plus est...

– Tu sais bien. J’ai commencé à écrire au lit pour exorciser les huit années de pension où, du matin au soir, la salle de classe était notre seul horizon. J’avais fini par me croire enchaînée à ma table et à ma chaise au milieu des cinquante autres petites victimes comme moi de cette posture obligée sous surveillance permanente. La pension... Enfermée. Je n’avais pas 10 ans. Loin de la nature, de

mes courses exaltées dans les bois, les prairies, et loin surtout de la protection de mes parents pour lesquels la *liberté* était le maître-mot d'une éducation à la Rousseau. La pension, le brutal et dur apprentissage d'une société régulée, punitive, où j'ai tout appris de la rébellion, de la solidarité, mais aussi, plus tard, des amitiés tendres, volées à l'uniforme bleu marine, chaussettes blanches, gants blancs qui nous voulaient toutes semblables. Les retrouvailles intimes de la nuit avec la douceur, la chaleur des peaux, fêtées comme l'éros doit l'être à l'adolescence, à la floraison des premiers émois...

Comment écrire sur le corps si ce n'est *avec* et *par* lui ? Dans le sensible ? Oui, j'aime sentir sous la paume le velouté de la feuille, son épaisseur un peu gaufrée, d'une teinte ivoire très particulière, seule à pouvoir prolonger la pensée qui se fait chair. Humer l'odeur du feutre noir très fin, la colle si chimique de l'effaceur. Et les taches d'encre sur les doigts et les draps. Ne pas craindre les traces visibles du « repentir », comme autant d'approches timides du définitif, m'esbaudir de la rature qui a son mérite, sa récompense, sa gaucherie enfantine. C'est vrai, nous sommes rares à avoir résisté à l'ordinateur et je me retrouve en phase avec cette remarque de Patrick Modiano : « Ça a quelque chose de très abstrait, d'écrire, alors j'ai l'impression qu'en le

faisant à la main, et en raturant à la main, quelque chose de physique se passe. » Et puis cette sentence rédhitoire d'un confrère déclarant un jour : « Si tu écrivais avec un ordinateur, tu n'écrirais pas les mêmes livres ! »

Je n'affirmerais pas que les livres que j'ai écrits sont ceux qui méritent de l'avoir été, mais je ne les regrette pas pour autant, ni surtout, qu'ils aient été conçus de cette manière manuscrite, si artisanale.

– Pourquoi souris-tu ?

– Je repense à mes étudiants. À nos ateliers d'écriture des années 1995 à 2006. Aucun d'entre eux, ou presque, ne venait à ces « travaux » avec sa tablette, comme ils le faisaient en cours. Cahiers. Papiers. Crayons. Stylos. Gommages. C'est à la main, tout comme moi, qu'ils se prêtaient à cette expérience inédite, et, je crois, heureuse. Par mimétisme ? Je l'ignore. Mais ils en goûtaient la saveur, comme celle des biscuits ou du chocolat que nous apportions, parce que je les avais convaincus qu'à grignoter ainsi, on n'écrivait pas les mêmes mots. Ils en furent très vite d'accord même si les étudiantes rechignaient un peu, pour leur ligne...

Ces ateliers d'écriture étaient facultatifs mais plutôt suivis. Rien de commun avec les travaux dirigés en communication écrite que je donnais à la même époque et parfois dans la continuité. En

« passant » de l'un à l'autre, je changeais moi-même de « casquette », si je puis dire... Je devenais plus proche, m'obligeant à me soustraire aux mêmes « contraintes » d'écriture proposées. Davantage d'égalité, au fond, et d'horizontalité. Et l'atmosphère s'en ressentait. Pas de notes. Aucun jugement. Une expérience collective même si, évidemment, j'assumais ma fonction d'écrivain et si les étudiants ne prétendaient pas être autre chose que des *écrivants*.

Dire que j'ai aimé mon métier d'enseignante est un euphémisme. Mon rôle de « passeuse » s'est joué là autant qu'au travers de l'écriture. J'allais de l'une à l'autre de ces activités sans conflit intérieur, avec le même engouement. Je ne les ai jamais totalement dissociées. C'est pourquoi ce qu'on appelle familièrement « le service après-vente » d'un livre à sa parution auprès des libraires et des médias les plus divers ne m'a jamais pesé. Je ne m'y suis jamais rendue pour « vendre ma marchandise », mais pour converser, convaincre, « faire passer » dans le même élan spontané d'une transmission.

Double « casquette », donc, pour mes dix dernières années à Paris-V grâce à ces ateliers d'écriture. Un passage encore. Une passerelle vivifiante, vécue comme un privilège. L'intimité permise, consentie. Une faveur d'un dédoublement où l'écrire, ailleurs et autrement, renouait avec l'acte lui-même souvent

« encadré » par l'enseignement plus académique que nécessitent – et c'est normal – les études universitaires.

Nous étions accueillis au Procope, le plus ancien café littéraire de Paris, dans le salon dit « Voltaire », tout imprégné de l'esprit des Lumières. Nos illustres prédécesseurs semblaient présents. Impressionnants, mais bienveillants, car la peur d'écrire n'était pas conviée ! L'intimidation seule se glissait furtivement autour de la grande table ovale qui nous réunissait, bientôt vaincue par l'écoute collective... Alors, le charme opérait. Soudain surgissaient chez mes étudiants un savoir-faire des mots, inédit pour eux jusqu'ici, la découverte d'un style, d'une écriture, sortis des limbes, de l'inconnu de soi. Une naissance. Des venues au monde intrépides, inespérées...

– C'est vrai... Mais revenons à ta thèse sur la nourriture, veux-tu ?

– Oui, mais avant cette thèse il y a eu autre chose. En 1971, un éditeur avait demandé à mon mari, le philosophe François Châtelet, un travail particulier. Il s'agissait de réunir et commenter les extraits des « dissertations » philosophiques et politiques qui parsèment l'ensemble des textes de DAF de Sade. Faute de temps, François m'avait proposé de réaliser ce travail à sa place. De Sade, je n'avais lu que son roman, *Justine* qui, déjà, m'avait paru

assez « déroutant »... Rien ne m'obligeait à accepter une telle proposition et surtout pas François lui-même. J'ai décidé de relever le défi. Très jeune femme, « un enfant au sein et l'angélisme au cœur », comme je l'ai noté quelque part, j'ai dû plonger, sans préparation, dans les quinze tomes des œuvres complètes du divin marquis... Sans m'attarder sur l'inconfort des ébats érotiques, que je pouvais éviter à condition de ne m'attacher qu'aux propos théoriques des personnages.

Mis bout à bout, ces débats philosophiques formaient bel et bien un « système » d'une logique impressionnante, une philosophie de combat, à laquelle j'ai donné le titre *Système de l'agression*. Ce travail sur Sade fut pour moi un baptême intempestif, mais qui se révélera plus tard forcément éclairant pour l'essayiste-romancière que je n'avais pas encore imaginé devenir et que le corps, dans tous ses états, allait interroger, réinterroger, inlassablement.

Avec Sade, d'ailleurs, je récidiverai à deux reprises ensuite, parce que j'avais déjà pressenti en lui, en dépit des indigestes et répulsifs délires érotiques, qu'il appartenait, à sa manière, aux préoccupations conceptuelles de son époque. Il était, lui aussi, un philosophe et, peut-être même, le plus audacieux d'entre eux, puisque le seul à être allé aussi profond dans l'observation de nos pulsions, de

la violence en chacun de nous, que le monde nous déroule, aujourd'hui encore, à l'infini. Sade a été le seul à débusquer nos perversions, nos bassesses, notre attirance instinctive pour le mal, et à les analyser obsessionnellement, à la fois par dévoie-ment, mais aussi, on le sait de plus en plus, pour se venger de l'enfermement. Il a voulu de sa torche sans concession éclairer la part la plus abjecte de l'humanité, y dénicher notre fondamentale animalité, la part cruelle de l'humain... C'est pour cette raison que je le nommerai plus tard, dans un entretien fictif, « le philosophe des lumières sombres »... Bien troublante l'idée pour moi, a priori si peu violente, celle que le mal fait à autrui puisse être une source de plaisir ! C'est pourquoi, en allant au bout de cette tâche assez particulière et qui fut publiée, je mesure, cinquante ans plus tard, que je venais de m'infliger une épreuve qui m'avait quelque peu dépassée... J'avais largement mésestimé mon endurance, mes capacités à surmonter les effets d'une telle entreprise sur ma pensée, mon imagination. Le cuir pas assez endurci. Trop tendre en un mot.

– T'es-tu demandé pourquoi tu avais accepté de relever un tel défi ?

– C'est un peu l'enjeu de cette main courante.

– Tu veux mon avis ?

Les Nouveaux Parents
(avec Serge Hefez et Jean-Claude Kaufmann)
Bayard, 2011

Entretien avec le marquis de Sade
Plon, 2011

Madame George
roman
Seuil, 2013
et « Points », n° P3292

Suite à la « Dernière Leçon »
récit
Seuil, 2015
et « Points », n° P4676

TEXTES CRITIQUES

Système de l'agression
Choix et présentation des textes philosophiques de
Sade
Aubier-Montaigne, 1972

Introduction et notes à
Justine ou les Malheurs de la vertu de Sade
Gallimard, « Idées », 1979
et « L'Imaginaire », 1994